

	Le Pape François : Né le 9-05-1861 à Landivisiau ; 1885, prêtre, précepteur ; 1887, vicaire à Iannilis ; 1897, prêtre résidant à Rumengol ; 1919, recteur de L'Hôpital-Camfrout non installé, recteur du Drennec ; 1922, maison de Keraudren ; décédé le 29-12-1927. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1928 p. 21-22.
--	---

François le Pape naquit à Landivisiau en 1861, d'une famille dont je n'ai connu que la mère, mais qui devait être foncièrement chrétienne, puisqu'elle donna successivement trois prêtres à l'Eglise. Déjà en ce moment, la foi et l'aisance chez les parents avaient créé dans cette bonne petite ville l'excellente habitude de confier beaucoup de leurs enfants au collège voisin. Le petit François, comme ses deux aînés, Yves-Marie et Ollivier, fit donc ses études au Petit Séminaire de Saint-Pol de Léon, établissement florissant où l'administration ecclésiastique, bien que soumise, à cette époque, à la direction universitaire, trouva le moyen, même sous ce régime qui dura près d'un siècle, de cultiver la piété et les vocations sacerdotales et de fournir, avec son frère jumeau de Lesneven, la moitié de ses séminaristes au diocèse. L'intelligence du jeune élève était vive ; il fit de sérieuses études secondaires et théologiques, ce qui le fit plus tard nommer grand président au séminaire.

Ordonné prêtre en 1885, il fut précepteur à Plouescat dans la famille Trémintin et vicaire à Iannilis, puis, les forces lui manquant, il trouva chez ses deux frères, alors réunis à Rumengol, l'hospitalité et l'affection dont il avait besoin. Il demeura longtemps dans cette atmosphère familiale ; ses sentiments, naturellement délicats, s'y affinèrent encore, et lorsque, pour aider aux pèlerinages ou satisfaire ma dévotion personnelle envers Notre-Dame, je passais une fois ou l'autre dans ce presbytère, je revenais toujours édifié de la charité, des prévenances, de l'accord qui régnaient entre les membres de cette fraternelle trinité. Toutes les personnes d'ailleurs n'y étaient pas égales ; l'aîné gardait le prestige de l'âge, d'une science plus approfondie, d'un esprit encre plus solide : c'était la tête. Il montrait de la condescendance et de la bonté dans son gouvernement ; ses frères le lui rendaient en soumission, en reconnaissance et en respect. Ollivier mourut dans la force de l'âge, mais François eut l'occasion d'exercer pendant plusieurs années son admirable dévouement. Yves-Marie, qui fut toujours de conscience délicate, eut à apporter d'assez bonne heure les désagréments qui accompagnent trop souvent la vieillesse : chez lui le sens de l'ouïe s'émoussa tout d'abord, puis celui de la vue s'affaiblit notablement. Dès lors, son frère chercha tous les moyens pour lui rendre la vie plus douce. Il crut que le ministère dans une petite paroisse du Léon ne serait pas au-dessus de la santé relative dont il jouissait. L'administration diocésaine le nomma recteur du Drennec le 26 Mai 1919, et je me rappelle encore avec quelle joie et quelle reconnaissance il accepta ce poste. Il s'y dépensa pendant trois ans et quelques mois, s'appliquant par-dessus tout à l'enseignement du catéchisme et au progrès de la dévotion parmi ses paroissiens. Il se plaisait dans ce milieu particulièrement docile et pieux, et, à son tour, il se trouvait heureux, d'offrir à son aîné l'hospitalité qu'il en avait si longtemps reçue. Les fatigues étaient grandes, surtout le dimanche ; quelques temps il se raidit contre une situation qui satisfaisait son cœur, mais qui diminuait ses forces ; et, comme les

infirmités de son frère croissaient en même temps que sa propre faiblesse, tous deux résolurent de se retirer à Kéraudren pour s'aimer et se sanctifier jusqu'au dernier de leurs jours.

Dans une maison de repos, les loisirs de manquent pas. François aidait son frère à faire son oraison et ses lectures spirituelles, et, pour le distraire, et lui renouveler des jouissances qu'il avait éprouvées si souvent durant sa vie, il prenait tel ou tel livre d'études, et pendant quelques temps, d'une voix forte et bien scandée, il lui en lisait quelques passages. Quand il perdit ce frère, il paraissait encore relativement valide, et quand les voisins avaient besoin de ses services, il ne se faisait guère prier. A la fin, le mal qui devait l'emporter se déclara : il supporta avec résignation les douleurs physiques et la peine morale qu'il en éprouvait ; il accueillait avec joie tous ceux qui, par leurs soins, soulageaient son corps ; tous ceux qui, par leurs encouragements et leurs bonnes paroles, réconfortaient son âme ; il attendait la mort avec confiance, et l'acceptait d'avance comme une dernière expiation dont le prix s'ajouterait à toutes les souffrances déjà endurées ; elle vint sans violence le jeudi 29 Décembre, à une heure de l'après-midi, comblant les vœux du prêtre pieux, qui déjà secrètement la désirait. Ses obsèques furent célébrées le vendredi, à 8 heures et demie, dans la chapelle de Kéraudren, et à dix heures et demie à Landivisiau où le corps fut inhumé ; un service de huitaine pour le repos de son âme a été chanté mardi dernier dans la même paroisse. *Humilem spiritu suscipiet gloria.*

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1928, p. 21

